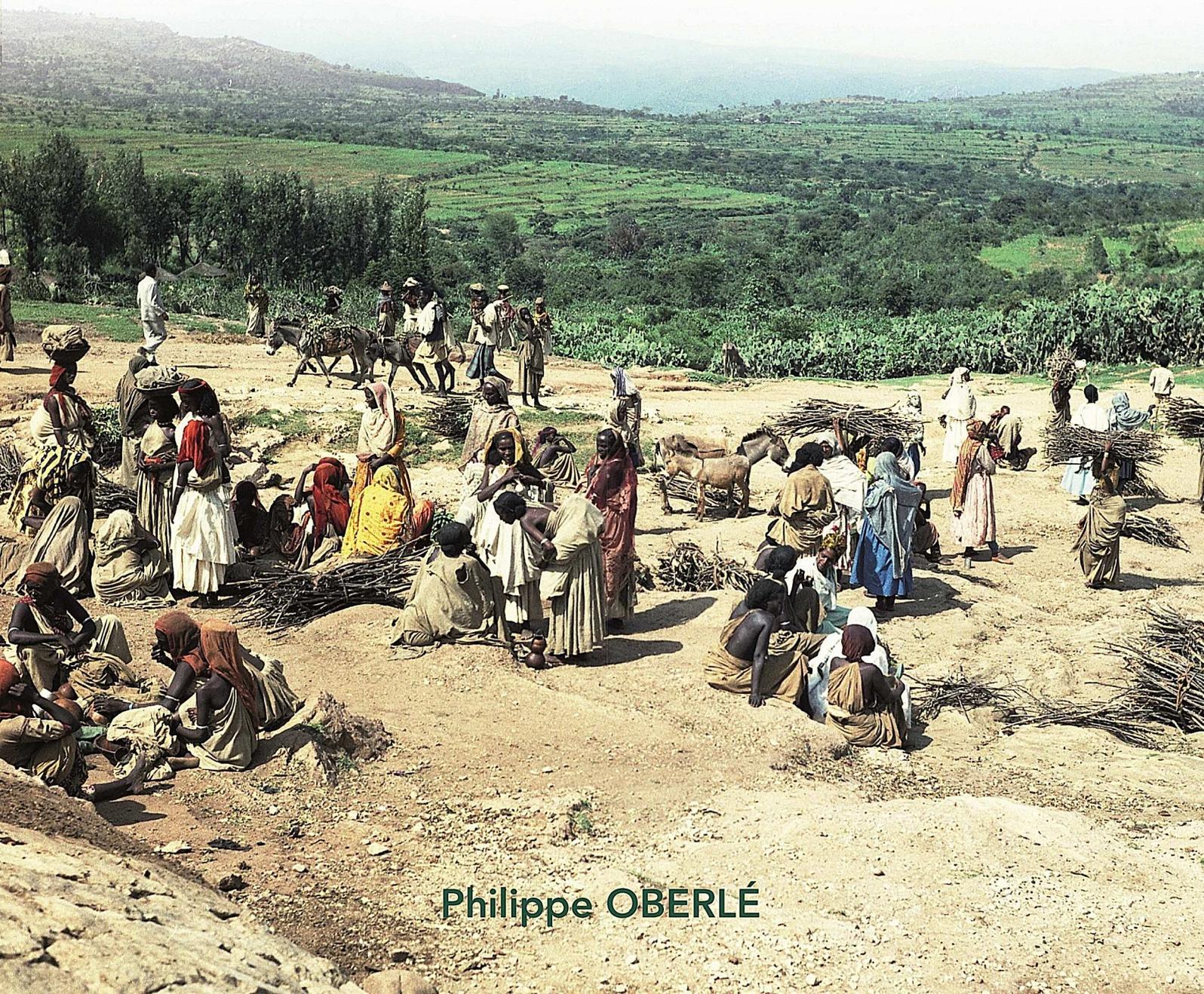


Arthur Rimbaud et Henry de Monfreid en ÉTHIOPIE

*La disparition d'un poète
L'annonce d'un romancier*



Philippe OBERLÉ

*Le plus probable, c'est qu'on va plutôt où l'on ne veut pas,
et que l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire
et qu'on vit et décède tout autrement qu'on ne le
voudrait jamais, sans espoir d'aucune espèce de
compensation.*

A.Rimbaud, à sa famille, Aden, 15 janvier 1885.

*Tout ici est incertain. Je ne fais donc aucun projet,
ne sachant pas ce que demain me réserve. Je suis ma route
comme un homme fatigué qui va vers un but bien
lointain qu'il n'espère pas atteindre, mais qui marche
parce que c'est son devoir d'aller aussi loin qu'il pourra.*

H. de Monfreid, à son amie Armgart, Deder, 28 novembre 1912.

SOMMAIRE

Introduction	9
1. Arthur RIMBAUD, une icône de la poésie française	13
2. Henry de MONFREID, aventurier du XXe siècle	23
3. Les lettres de RIMBAUD et de MONFREID	35
4. Grands jeunes gens, maigres et secs	49
5. Réfractaires au service militaire	53
6. Intelligents, doués pour les langues	55
7. Humour caustique	62
8. L'ennui, le cafard, en toute liberté	66
9. Partir ailleurs	74
10. Une semblable frugalité	77
11. Epouses et concubines	80
12. La maison, ultime refuge	94
13. Santé, la main du destin	104
14. Face à la faune sauvage	109
15. Hyènes et chiens	116
16. Illusoires rêves d'ingénieur	119
17. La photographie, passion éphémère ou durable	124
18. Journalistes	136
19. Explorateurs ?	143
20. Laborieux négociants	147
21. Les missionnaires catholiques	158
22. La place de l'Islam	165
23. Rapports avec les populations locales	169
24. Rapports avec les Européens	183
25. L'esclavage	190
26. Ceux qui ont connu RIMBAUD <i>et</i> MONFREID	197
En guise de conclusion : deux hommes, deux destins	206
Annexes :	
1. De l'Abyssinie à l'Éthiopie	213
2. Chronologie sélective Éthiopie et Djibouti	214
3. Glossaire des mots d'origine locale	221
4. Notes, par chapitres	223
5. Remerciements	240
6. Cartes et planches Hors-Texte	241

INTRODUCTION

Arthur Rimbaud et Henry de Monfreid, deux hommes hors du commun, quittent la France puis exercent à trente ans d'intervalle le même modeste métier de négociant en café et en cuirs, auquel rien ne les prédestinait, dans une même région lointaine et mystérieuse, le Harar, au cœur de l'Éthiopie. Quelle étonnante convergence !

Quand Arthur a vingt ans, toute son œuvre poétique est achevée. Il arrive à Harar en Éthiopie en décembre 1880 à l'âge de 26 ans, en repart sur une civière en 1891, et meurt la même année, à Marseille, à 37 ans.

Henry de Monfreid quitte l'Europe en août 1911, âgé de 31 ans. Après vingt ans passés dans la région, en Éthiopie, à Obock, à Djibouti, en Mer Rouge, il publie son premier livre à l'âge de 51 ans, puis 57 autres, et meurt à 95 ans.

Jean-Christophe Rufin a écrit : *Monfreid est l'anti-Rimbaud, quoiqu'il ait hanté les mêmes pays abyssins. Le jeune Arthur a tout écrit avant de vivre et le voyage n'a été pour lui que l'expérience de son œuvre. Monfreid a tout vécu avant d'écrire.*

Une vie de héros d'aventures pour Monfreid, une mort de héros tragique pour Rimbaud. A priori, deux personnages dissemblables aux destins inversés. Et pourtant, entre eux les similitudes existent. Arthur et Henry avaient tous deux échoué en ce lieu reculé du globe pour débiter une nouvelle existence d'aventure en toute liberté, leur vie en Europe s'étant achevée sur un amer sentiment d'échec.

Rimbaud et Monfreid exercent pour commencer le même métier de commis de factorerie, dans la même contrée du Harar. Leur tâche consiste à acheter et vendre : achats de produits locaux tels que peaux de bœufs, café, musc de civette, ivoire, or, plumes d'autruche à exporter en Europe, et vente locale de produits importés tels que tissus, quincaillerie, bougies, savon, tabac, perles, etc. Plus tard, ayant quitté leur employeur pour travailler à leur propre compte, tous deux vendront aussi des fusils, des cartouches, et Monfreid se mettra au trafic de haschich par voie maritime.

Monfreid arrive dans un pays qui a peu changé depuis l'époque de Rimbaud. Les choses n'évoluaient pas vite dans cette région du monde. Le vieil empereur Ménélik II auquel Rimbaud avait vendu une caravane chargée de fusils, gouvernait encore l'Éthiopie, quoique affaibli par la maladie. Il mourra en décembre 1913.

Seule grande nouveauté : le chemin de fer construit par les Français reliait depuis 1902 Djibouti, chef-lieu de la Côte française des Somalis, à Dire-Daoua, petite ville sortie du néant au pied des montagnes du Harar, à 1200 mètres d'altitude. La montée jusqu'à Harar perchée à 1855 mètres se révélait trop escarpée pour une voie ferrée. Le transport des marchandises depuis les comptoirs commerciaux éloignés jusqu'à la gare s'effectuait toujours à dos de mulets. Les deux hommes ont parcouru à cheval ou à dos de mule les mêmes mauvais chemins.

Le comptoir de Rimbaud se situait à Harar, la vieille cité musulmane dont l'origine remonte au 16^e siècle; celui de Monfreid à Dire-Daoua, puis à Deder, environ 85 km plus à l'Ouest. A Deder il était le seul blanc de la localité.

Pendant leur séjour en Éthiopie, tous deux envoyaient des lettres à leurs proches. Rimbaud écrivait à sa mère, son père avait depuis longtemps abandonné sa famille, et était mort en 1878, deux ans avant l'arrivée d'Arthur en Éthiopie. Monfreid écrivait surtout à son père, sa mère étant décédée neuf ans avant son arrivée en Afrique, et à son amie puis épouse Armgart.

A travers leurs lettres, auxquelles s'ajoutent des témoignages de contemporains, nous découvrons leur manière de vivre, les difficultés rencontrées, leurs aventures, la rudesse du climat et des hommes, l'ennui, les moments de pessimisme, l'envie de partir ailleurs, mais aussi des périodes de quiétude, d'espoir, de projets nouveaux, l'enthousiasme -éphémère- pour les sciences et techniques, ou pour la photographie, vite abandonnée par Rimbaud mais passion durable pour Monfreid.

Monfreid décrit ses maisons, il parle aussi de ses compagnes, Rimbaud, en revanche, reste discret à ce sujet. Les lettres, parfois non dénuées d'humour, traduisent des sentiments de colère contre ceux qui leur compliquent la vie, de mépris pour certains personnages, de sympathie et d'amitié pour d'autres, en particulier des collègues, comme Alfred Ilg pour Rimbaud, Rémy Lavigne pour Monfreid.

Les deux hommes éprouvaient le même besoin absolu de liberté et d'indépendance qui les conduira à rompre avec leur employeur pour se mettre à leur propre compte. Plus qu'un besoin, la vie libre était pour eux une impérieuse nécessité, un appétit insatiable. La célèbre phrase d'Arthur : *Je m'entête affreusement à adorer la liberté libre*, s'applique aussi pleinement à Henry. Ce refus de tout carcan les amènera tous deux à éviter le service militaire.

Ils affirmaient souvent qu'ils ne pourraient plus vivre en sédentaires, surtout pas en Europe. Ils eurent du mal à se fixer. A peine arrivés en Éthiopie, ils envisagèrent de partir ailleurs. Rimbaud rêva successivement de Zanzibar, de l'Inde, du Tonkin, de la Chine, de Panama, de Madagascar. Pour Monfreid ce fut Madagascar, Zanzibar, les Comores, le Maroc, le Liberia, le Moyen Congo. Aucun des deux ne réalisera ces projets de départ. Malgré toutes les difficultés qu'ils durent sans cesse affronter, ils restèrent viscéralement attachés à cette région du globe. Quelques heures avant sa mort, à l'hôpital de Marseille, Arthur Rimbaud, dans son délire, demandait à quelle heure il embarquerait sur le paquebot du retour.

Paradoxalement, malgré leurs désirs d'itinérance, ils songent aussi très bourgeoisement à fonder une famille et élever des enfants. Cet objectif familial, Monfreid le réalisera, avec son épouse Armgart ils auront trois enfants, nés en France, à Obock et à Djibouti, tandis qu'une mort prématurée et cruelle sera le destin de Rimbaud.

Les deux hommes présentaient une similitude physique : grands, minces, secs, ils menaient tous deux une existence frugale, presque ascétique, se nourrissant souvent comme les indigènes. Parmi les Européens ils se singularisaient par leur accoutrement, portant comme couvre-chef un petit calot (Rimbaud) ou un béret basque, voire un turban (Monfreid), plutôt que le classique casque colonial blanc.

Tous deux possédaient une endurance exceptionnelle et pouvaient marcher ou chevaucher des journées entières sous l'implacable soleil d'Afrique. Ils se montraient courageux, intrépides même, ne craignaient pas les indigènes pourtant réputés dangereux. Ils savaient se faire accepter et respecter, non par des démonstrations de force, mais plutôt en vivant comme eux, de manière simple et non ostentatoire.

Monfreid fut critiqué par ses compatriotes plus tard à Djibouti, lorsqu'il se vêtit comme les indigènes, marcha pieds nus, et se convertit à l'Islam. Rimbaud parlait arabe, comme Monfreid, s'intéressa au Coran, mais ne se convertit pas.

Les deux hommes se différenciaient par d'importants traits de caractère. Monfreid se montrait curieux de tout, dans ses lettres il décrivait en détail des paysages remarquables, ou les us et coutumes des peuplades locales. Rimbaud au contraire racontait peu de choses à sa mère et ne parlait guère de son environnement quotidien, sauf pour s'en plaindre quand ses nerfs étaient à bout, c'est à dire assez souvent. Il subissait de fréquents accès de pessimisme, et les surmontait avec difficulté. Monfreid connaissait aussi des moments de « cafard » mais les dominait rapidement.

Tous deux cherchèrent à s'enrichir pour atteindre l'aisance matérielle qui devait leur permettre de devenir réellement des hommes libres, mais leurs méthodes différaient. Mis à part l'épisode de sa caravane de fusils pour Ménélik à laquelle il consacra une année pour un résultat nul, Rimbaud accumulait lentement de petits bénéfices, comme un bon épicier, alors que Monfreid jouait plutôt des « gros coups », il fonçait tête baissée, rencontrait un échec cuisant, tombait à zéro et rebondissait aussitôt sur un autre projet.

Les lettres envoyées par les deux hommes illustrent les multiples facettes de leur vie en Éthiopie. En rédigeant ces lettres, ni l'un ni l'autre ne prévoyaient qu'elles seraient un jour publiées. Elles présentent donc un caractère authentique et spontané qui ne peut être contesté. Pour Monfreid, ses lettres, plus que ses futurs récits et romans, nous offrent les clés de sa personnalité. Arthur, lui, est mutique sur sa vie privée, sa vie quotidienne, ses maisons, sa nourriture.

Les lettres de Monfreid éclairent aussi la vie de Rimbaud : les textes du premier comblent certains silences du second. Quand Henry raconte ses relations intimes avec ses compagnes, décrit sa maison et son « intérieur », relate ses pittoresques repas abyssins, nous explique son travail quotidien, nous apercevons comme dans un miroir la silhouette d'Arthur se superposant à celle d'Henry, nous pouvons imaginer la vie, semblable, qu'il menait.

Quand Henry chevauche devant des paysages qu'il décrit somptueusement, nous voyons Arthur cheminer sur ces mêmes sentiers. Même si Arthur ne s'émerveille pas dans ses lettres devant la beauté des vastes horizons bleutés des hauts plateaux éthiopiens, nous savons qu'il les a non seulement rêvés, mais qu'il les a vus, lui qui confessait dans *Une saison en enfer : Je rêvais voyages de découvertes, je croyais à tous les enchantements*.

Ainsi, à la charnière du 19^e et du 20^e siècles, les destins croisés d'Arthur et d'Henry, aussi étonnants l'un que l'autre, se rejoignent pour toujours au cœur des montagnes du Harar : c'est en Éthiopie qu'Arthur a vécu ses dernières années et qu'Henry a connu ses premières aventures.

L'EMPEREUR MÉNÉLIK, ROI DES ROIS D'ÉTHIOPIE

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHACUN JOUR 5 CENTIMES
Le Supplément illustré
CHACUN SEMAINE 5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes

ABONNEMENTS
SEINE ET SEINE-ET-OISE 2 fr. 3 fr. 50
DÉPARTEMENTS 2 fr. 4 fr.
ÉTRANGER 2 50 5 fr.

Neuvième année

DIMANCHE 28 AOUT 1898

Numéro 406



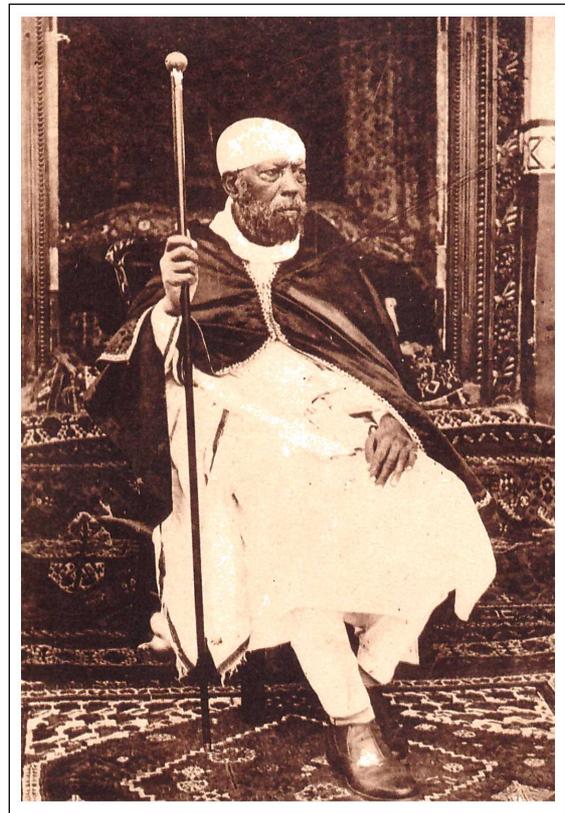
Le Négus Ménélik à la bataille d'Adoua

TABLEAU DE M. Paul BUFFET (SALON DE 1898)

Le peintre Paul Buffet expose au Salon de 1894 un tableau *Salambô* inspiré par le roman de Flaubert. Primé, il obtient une bourse de voyage et choisit de partir en Éthiopie. Ce sera en 1897. Il peint un tableau de 2 m sur 1 m 50, exposé au Salon de 1898 : *Le Négus Ménélik à la bataille d'Adoua*. Acquis par l'Etat, il est actuellement conservé dans les réserves du Musée d'Orsay sous la référence RF 1145.



Negus Negesti Menelik, photographié par Alphonse Hénon, entre 1883 et 1887.



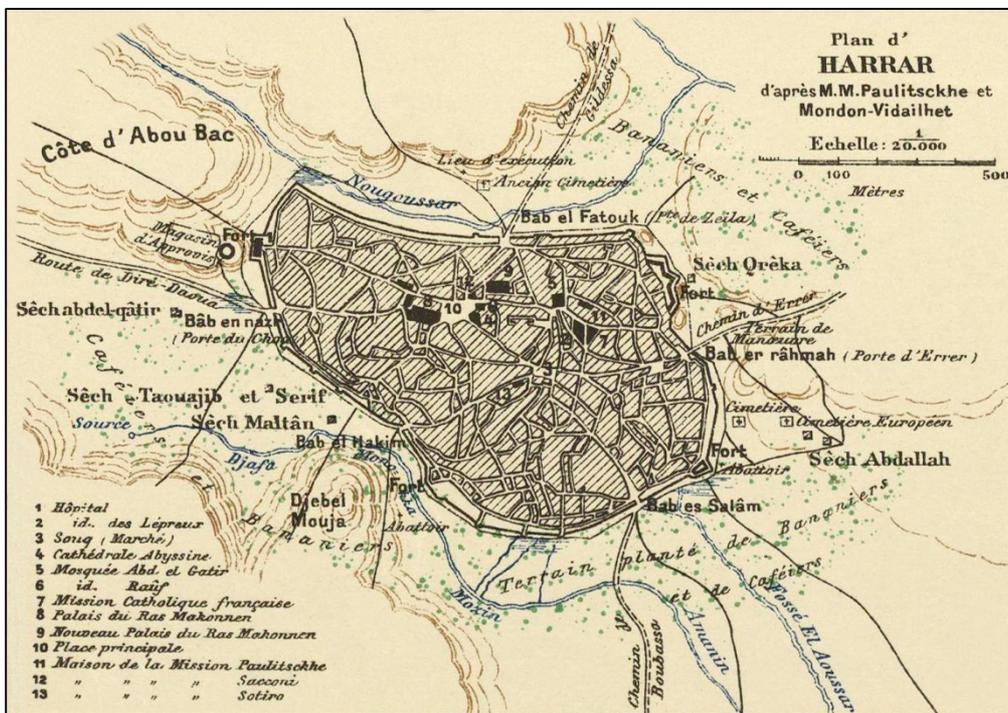
Né en 1844, roi du Choa en 1865, empereur en 1889, photographié par Treichler vers 1907.



Caricature allégorique : *MENELIK J'ai Confiance en ma foi, ma force et mon chemin de fer*. La croix pour la foi, le lion pour la force, et un train miniature ! Carte postale vers 1910.



EST-IL MORT ? Ce magazine français du 23 janvier 1910 relaie la rumeur de la mort de Ménélik, qui ne mourut qu'en décembre 1913.



Plan d'Harrar d'après M.M. Paulitschke et Mondon-Vidailhet, 1909.

Les cinq portes de la ville avec leurs noms :

A) = Arabe égyptien - H) = Harari - O) = Oromo.

NORD : A) Bab el Fatouk ou Fetouh (« porte de la conquête ») - H) Baboul Asumbari (« porte du sel ») - O) Karra Fallana. En sortant par cette porte on se dirige vers Geldessa, Zeila, Djibouti.

EST : A) Bab el Rahma (« porte de la miséricorde ») - H) Baboul Argobari - O) Karra Erer. On se dirige vers Erer.

SUD-EST : A) Bab el Salam (« porte de la paix ») - H) Baboul Soukouta Bari - O) Karra Sanga. On se dirige vers Boubassa.

SUD : A) Bab el Hakim (du nom de la montagne Hakim, proche) - H) Baboul Bari - O) Karra Budawa.

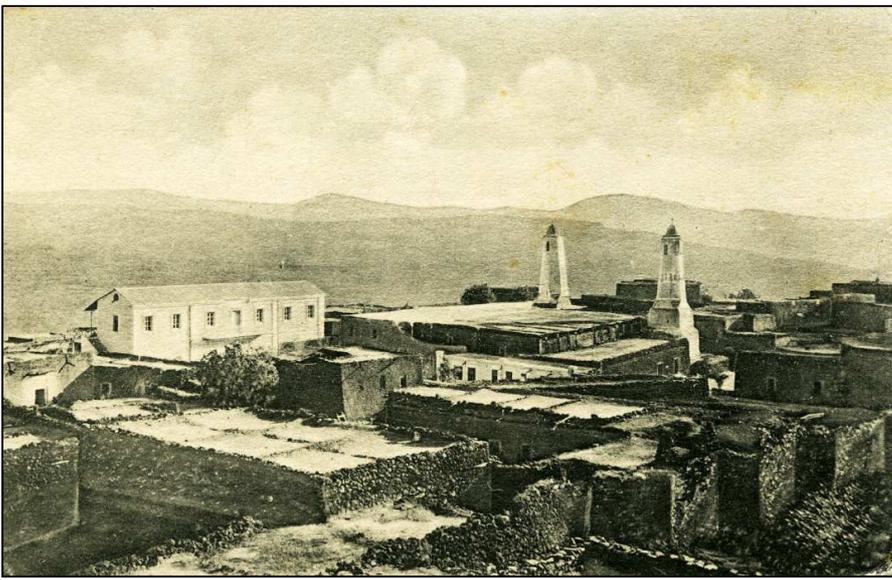
OUEST : A) Bab el Nasr (« porte des chrétiens », car en direction des Abyssins chrétiens) ou Bab el Abèche (« porte des Abyssins ») – H) Baboul Asmadin Bari – O) Karra Choa ou Karra Amaresa. On se dirige vers Dire-Daoua, le Tchertcher, le Choa.

(Noms des portes selon *Le semeur d'Éthiopie*, 1908, p. 428)

La grande place de Faras Magala (repère 10) était entourée à l'Ouest par le Guébi, siège du gouverneur Makonnen avant la construction de son nouveau palais, à l'Est par l'église Medhane Alem, au Nord par l'ancienne maison de Raouf Pacha. Le nouveau palais de Makonnen se situe au repère 9, la mission catholique (l'Évêché) au repère 7.

La porte EST, ou porte de Erer, vers 1910 et en 2014.





La grande mosquée du vendredi, Abd el Gatir, aux 58 colonnes, daterait du 13^e siècle. Burton la décrit en 1854. Elle existe encore, modernisée, tout près de l'Évêché catholique, mais reste fermée aux infidèles. Sur la gauche, l'hôpital français, qui prit le nom d'hôpital Makonnen. Photo de droite: l'un des deux minarets.



Die Hauptmoschee von Harar, gravure d'après une photo de Paulitschke (1885), c'est la mosquée détruite par Ménélik après sa conquête de Harar. en 1887.

Détruite par Ménélik, mais pas le minaret, conservé à côté de l'église Medhane Alem construite à la place de la mosquée. Ci-dessous, cette église en 2014, avec (photo de gauche) son clocher carré qui remplaça le vieux minaret, vers 1905 ou 1910. (Carte église et minaret, de 1902).

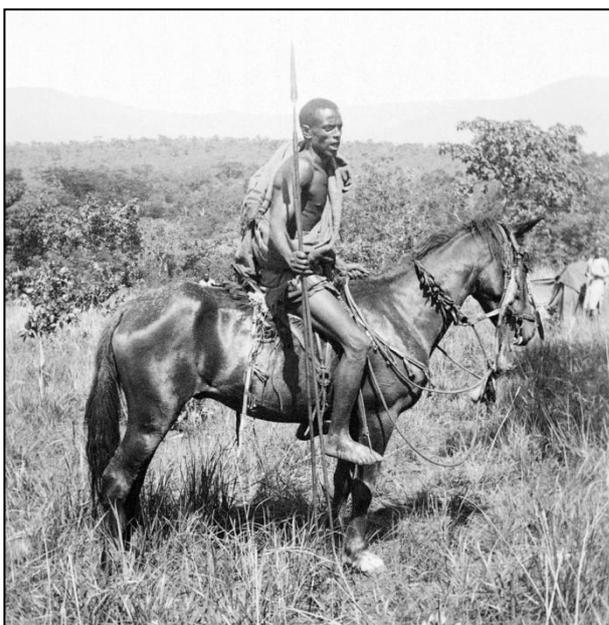




Retour d'une chasse à l'éléphant, les queues des éléphants sont rapportées comme trophées.



Deux membres de l'expédition prennent des mesures des éléphants tués. Dans une lettre à son père, le vicomte écrit: *J'ai eu la chance de tuer 6 éléphants en moins de 4 minutes.* La chance lui sourit moins avec les lions qui s'obstinent à se cacher tout en venant une nuit au campement, emportant un mulet pour le dévorer!



Guerrier éthiopien armé d'une lance.

Par suite du décès de son chef, cette expédition n'eut guère de retentissement en France. Elle a pourtant rapporté de nombreux objets de grand intérêt, dont 688 de caractère ethnographique qui sont à présent conservés à Paris au musée du Quai Branly, ainsi que des caisses de fossiles et de spécimens d'histoire naturelle.

Les notes de l'expédition furent publiées par Fernand Maurette (*Mission scientifique Du Bourg de Bozas, Carnets de route*, De Rudeval éditeur, Paris, 1906.)

Les lettres envoyées par la mission ont été publiées en 2013 par Claude Guillemot (éd. l'Harmattan.)

Une plaquette sur la mission, 37 pages avec photos, rédigée par Hubert Verne-
ret, a été publiée par Camosine, Les annales des pays nivernais, n°166, 2016.

Le docteur Émile Brumpt, membre de la mission, avait pris de nombreuses photographies. Plus tard il devint professeur à la faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie de médecine. Ses archives et ses photos sont conservées à l'Institut Pasteur de Paris.

Nous avons jugé intéressant de présenter des photos de cette collection, prises en Éthiopie dix ans après le départ de Rimbaud et dix ans avant l'arrivée de Monfreid, période charnière entre les deux hommes et entre les deux siècles.

L'auteur remercie le Service iconographique de l'Institut Pasteur d'avoir bien voulu autoriser ces reproductions.